

LE FAIT
DU JOUR

Elles prouvent qu'il n'y a pas

Des femmes auvergnates

ÉMILIE BALTAZAR



Quinze salariés et une boîte de BTP

Elle ne dirige pas son entreprise d'une main de fer. Ni avec un gant de ve-lours. Elle la dirige avec ce qu'elle est. Qu'Émilie soit une femme est secondaire. Ou devrait l'être. Mais on lui rappelle souvent. Ses clients. Ou des journaux, lors de la Journée internationale des femmes.

L'entreprise Baltazar, à Riom, est née le 1^{er} avril 1982. Émilie voit le jour une semaine plus tard. Sa mère y était secrétaire, son frère y a travaillé vingt ans. Mais, elle, ça ne l'a jamais attiré. Pourtant, après dix ans d'accompagnement projet, son père tombe malade. « On lui diagnostique un cancer avancé. Un mois après, il fait un AVC. Il ne pouvait plus travailler. » Émilie plaque tout et le rejoint.

Pendant un an, elle va cogérer l'entreprise, s'occupant de la partie administrative. Quand son père décède en janvier 2016, Émilie fait le choix du cœur. « Si l'entreprise meurt avec mon père, c'est un double deuil. » Les employés sont soulagés. Ils ne perdront pas leur emploi. « Il y avait des doutes, mais je leur ai dit : "Faites le maximum sur les chantiers, moi, je me charge de trouver du boulot." » Du boulot, elle va en trouver. De dix salariés, l'entreprise est passée à quinze. Le réseau de clients

a été renouvelé. On peut dire désormais qu'Émilie a réussi son pari.

Mais ce ne fut pas simple. Il a d'abord fallu qu'elle s'installe dans le fauteuil de son père. Au sens propre comme au figuré. « Au début, je n'osais pas utiliser son bureau. Changer le nom de l'entreprise de J. Baltazar à E. Baltazar m'a pris deux ans. »

Évidemment, il y a les clients « jeunes ou vieux, femmes ou hommes », qui demandent : « C'est votre mari qui viendra ? » Dès le début des conversations, elle glisse un ou deux termes techniques pour prouver qu'elle s'y connaît.

Émilie aime ce qu'elle fait. Vraiment. Elle ne se pose pas la question du féminisme. Mais comme Lagardère, c'est elle qui vient à elle. Comme sa fille de 11 ans qui écrit à l'école : « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? Reprendre l'entreprise de maman. » Et qui se montre fière devant les camions à son nom, alors qu'Émilie, petite, était plutôt gênée. Ou comme cette stagiaire de 3^e, que sa mère amène désespérée : « Elle a entendu parler de vous, elle veut faire pareil. » Son travail, elle ne le fait ni pour les autres femmes ni pour son père. « Je le fais pour moi. » C'est peut-être aussi simple que ça l'égalité des sexes. ■

Simon Antony

Elles s'occupent de BTP, de restaurants, de transports... Des métiers dits masculins. Elles mènent leurs tâches par passion. Par goût personnel. Elles ne se sont pas voulues chantres d'un combat féministe, mais leur parcours inspire pourtant. Elles sont des milliers à prouver chaque jour qu'il n'y a pas de métiers réservés aux hommes. Nous vous en présentons une par département.

MARIE-AUDE VIEIRA



Cheffe d'entreprise deux étoiles

Femme de l'ombre, puisque dans le monde de la gastronomie, la star, c'est le chef, donc son mari, Serge, doublement étoilé à Chaudes-Aigues (Cantal). Marie-Aude Vieira est entrée en pleine lumière lors de la dernière cérémonie du guide Michelin. En se voyant décerner le prix du service.

Cette fille de la terre, qui a grandi dans une ferme du Val de Loire où on lui a inculqué la valeur du travail, allergique à la ville, et rarement présente aux cérémonies, a alors paru sidérée. « On était venu pour recevoir le label gastronomie durable, c'était fait, pour moi la cérémonie était finie. Je discutais, et puis j'ai entendu Chaudes-Aigues, et mon nom. J'étais pris de court, j'aurais aimé préparer un discours ! », sourit-elle.

Ravie, elle n'en oublie pas néanmoins que « la principale reconnaissance, c'est celle du client. Quand il quitte notre maison avec le sourire, en disant qu'il va revenir, ou qu'il va nous conseiller. » Et pour cela, la clé : « c'est de s'adapter à lui. Aujourd'hui, on sert des personnes habituées aux restaurants gastronomiques, mais aussi des gens qui cassent leur tirelire, qui ont reçu

un bon cadeau. Et qu'on doit mettre à l'aise, car ils peuvent avoir peur de ne pas avoir les codes. »

Cette polyvalence, on la retrouve dans son parcours. Elle a fait ses classes chez Marc Meneau, trois étoiles et service palace, avant de rejoindre Régis Marcon, où la simplicité est de mise en salle. Avant le grand saut, et l'installation au château du Couffour, à Chaudes-Aigues, avec Serge, « où on a pu créer une maison à notre image, simple et ouverte sur la nature. » Depuis, celle qui ne connaît « ni les samedis ni les dimanches, ce qui ne m'a jamais empêché d'être heureuse », n'a jamais ménagé sa peine. Au point de finir son service avant de partir accoucher dans la nuit de son fils Matys.

Des enfants, aujourd'hui, elle en a deux. Comme le nombre d'étoiles du Couffour, comme le nombre d'établissements qu'elle gère, avec l'hôtel-brasserie Sodade. Une réussite... mais aussi « de la frustration. Je voudrais finir tous les services, être auprès de mes enfants. Ce qui me manque dans une journée, ce sont des heures. » Pas du courage. ■

Yann Bayssat



Les députés Fanget et Thomas restent chez eux

CORONAVIRUS. Des confinements dans les Ehpad du Puy-de-Dôme. **PAGES 4 ET 25**



ESTELLE MOUZIN
Fourniret reconnaît l'enlèvement et le meurtre de la fillette en 2003. **PAGES FRANCE**

+ TV Mag
+ femina

LA MONTAGNE

lamontagne.fr

RIOM

DIMANCHE 8 MARS 2020 - 1,80 €

Le combat continue

8 MARS
En cette Journée internationale des droits des femmes, nous vous proposons une édition spéciale dédiée à toutes celles qui font bouger les lignes. Sportives, cheffes d'entreprise, artistes... Portraits de femmes qui s'imposent au quotidien.

PHOTO THIERRY NICOLAS



DÉCALÉE

Maitena Biraben.

ENGAGEMENT

Le combat

PUY-DE-DÔME

Issu des